

plus juste, plus humain, mais pour la livrer à un redoublement de malheurs, au glaive et aux supplices, à la servitude et à l'oppression! Où donc était dans ce moment cette sagesse du gouvernement anglais qui lui fait voir dans l'accroissement de prospérité des autres peuples de nouveaux débouchés, un nouveau marché pour son immense commerce et sa riche industrie? C'eût toujours été sans doute une perte pour la France qu'on lui enlevât sa conquête; mais l'humanité, la civilisation y eussent toujours gagné à voir l'Égypte devenir une colonie européenne, quelle qu'eût été la puissance qui s'en fût emparée, et l'eût soustraite à des maîtres barbares.

Si jamais il fut possible de juger du but que peut se proposer une nation conquérante dans l'invasion d'un pays, ce fut dans l'expédition préparée pour celle de l'Égypte. Tout ce qui pouvait annoncer des vues utiles, des projets d'amélioration, des intentions bienveillantes, fut mis en usage; des méthodes de cultures, des instrumens agricoles, une réunion de savans, amis zélés de l'humanité, annonçaient à l'avance ce que le monde devait attendre des succès de l'entreprise (1).

(1) La formation d'un Institut au Caire est un des traits caractéristiques de l'expédition et du but de la conquête. Un arrêté du général en chef (3 fructidor an 6), qui l'établit, porte qu'il doit s'occuper, 1° du progrès et de

Elle avait atteint son but; les Français avaient déjà formé d'utiles établissemens: Alexandrie, le Caire, toutes les villes de ce pays célèbre allaient sortir de leurs ruines; les savans les parcouraient, en recherchaient les monumens; d'immenses richesses furent acquises en ce genre (1). Pendant que d'un côté la bravoure de soldats intrépides repoussait les attaques d'esclaves stupides, armés pour la défense de leurs tyrans; d'un autre, l'*Institut d'Égypte* faisait la

---

la propagation des lumières en Égypte; 2° de la recherche, de l'étude et de la publication des faits naturels, industriels et historiques de l'Égypte. Il est divisé en quatre sections: on doit conserver les noms des savans qui composèrent cette estimable compagnie.

*Classe de Mathématiques.* MM. Andreossi, Bonaparte, Costaz, Fourier, Girard, Le Père, Leroi, Malus, Monge, Nonet, Quesnot, Lanneret.

*Physique.* MM. Berthollet, Champy, Conté, de Lille, Descotils, Degenettes, Dolomieu, Larrey, Geoffroy, Savigny.

*Économie politique.* MM. Corancez, Gloutier, Pousielgue, Shulkouski, Bourienne, Tallien.

*Littérature et Arts.* MM. Denon, Dutese, Norry, Parseval, D. Raphaël, Redouté, Rigel, Ripault.

(1) La belle *Description de l'Égypte*, d'abord publiée aux frais du gouvernement, et réimprimée par le libraire Panckoucke, est un monument à jamais célèbre dans l'histoire des arts et de la littérature. Les matériaux, au moins la presque totalité, en sont dus aux savans de l'Institut d'Égypte.



guerre à l'ignorance, et rallumait quelques étincelles de l'amour des arts chez ces hommes dégénérés.

De grandes lumières sur l'histoire des nations asiatiques, sur les peuples du continent africain, allaient jaillir de toutes parts des recherches faites avec d'aussi grands moyens; la piraterie allait cesser dans les mers intérieures; l'esclavage dans l'Orient disparaître ainsi que cette traite des vierges chrétiennes, dont un odieux commerce alimente les harems des musulmans, opprobre des rois chrétiens comme des peuples, qu'il appartenait à une nation généreuse de faire cesser (1).

Les reproches que des traits de conduite peuvent attirer au chef de l'expédition d'Égypte ne doivent porter à dissimuler ni les avantages ni les espérances que le monde civilisé avait conçus de cette conquête. De lâches ou ignares écrivains ont osé porter un jugement sur ce grand événement; ils n'y ont vu que la gloire qui en rejallirait sur l'homme qui était à la tête. Trop serviles pour penser par eux-mêmes, ils ne l'ont jugé que par les relations ou les satires de la basse

(1) Dans un traité que Gélon fit avec les Carthaginois, qu'il avait vaincus, il mit pour première condition qu'ils aboliraient les sacrifices humains, sans quoi la guerre. Vingt rois plus puissans que Gélon sans doute n'oseraient pas dire au divan de Constantinople: Abolition de la traite des chrétiens, sans quoi la guerre.

flatterie et de l'intérêt. La postérité n'en parlera pas moins comme d'une tentative digne d'éloge, et regrettera que ce soit une nation telle que l'Angleterre à qui l'on doive en attribuer le résultat fatal et inattendu.

Tout le fruit n'en a pas été perdu cependant; le mouvement donné aux esprits, quelques lumières répandues, ont éveillé l'attention d'un petit nombre d'hommes moins abrutis que d'autres; la Porte et son farouche gouvernement ont cessé de peser sur l'Égypte avec le même poids; le pacha ou vice-roi actuel donne des espérances: il met quelque sagesse et quelque justice dans son administration; si les peuples sont toujours esclaves et soumis à ses ordres arbitraires ou aux caprices de ses agens, au moins trouvent-ils quelques compensations dans les institutions et dans l'ordre que ce chef introduit dans la police de ses états.

Mohamed-Ali est un homme de cinquante-huit à soixante ans, d'une figure ouverte et qui annonce l'homme de génie. Il exécute des choses qu'on croyait impossibles avant lui chez un peuple aussi brutal que celui qui est sous sa puissance. C'est ainsi qu'il a établi une assez bonne police dans la ville, et en général un ordre en Égypte qu'on n'y connaissait point avant lui. Si l'on en croit le récit de voyageurs qui y ont été récemment, on peut, sans changer de costume, parcourir le pays en toute sûreté, de-



puis le Delta jusqu'aux cataractes, et depuis les Oasis jusqu'à la mer Rouge. On l'a vu depuis peu réduire la tribu arabe qui habite l'Oasis de Jupiter Ammon et Augila, et lui ôter les moyens de menacer l'Égypte ou d'inquiéter les caravanes qui passent par ces lieux pour se rendre au Caire; ses soins se portent aussi sur l'agriculture et sur l'établissement des fabriques que réclament les besoins de la consommation et même les besoins du luxe.

Mohamed-Ali est guidé dans ces travaux par des Européens, au nombre desquels il faut placer M. Travetti, ancien consul général de France, ami des arts et protecteur éclairé des savans que l'amour de la science attire en Égypte.

Ce pacha, si différent de ses grossiers prédécesseurs, manifeste le goût et le désir de l'instruction; il cherche à répandre l'un et l'autre en Égypte; bien loin de redouter l'empire des lumières, il s'occupe d'en accroître l'influence; il paraît persuadé que, si elles sont ennemies de la tyrannie et des tyrans, un prince qui n'a en vue que le bien de ses sujets, loin de les redouter, les appelle à son secours pour opérer d'utiles innovations. Mohamed-Ali a fait établir des écoles sur le modèle des lycées français. Un musulman recommandable par son éducation européenne, Nourradin-Effendi, a été mis à la tête de cet établissement; d'autres hommes de génie secondent par leurs travaux les généreux efforts

du vice-roi. Une imprimerie a été établie au Caire, une autre à Alexandrie. Ces progrès de la civilisation seront encore hâtés par le zèle et le savoir de Basili-Fark, savant traducteur arabe de plusieurs ouvrages français, entre autres ceux de Rollin, de Fénelon, de Volney, de Beccaria, etc. Les travaux de ce littérateur sont secondés par ceux d'Hadji-Othman, jeune musulman plein de philosophie, qui a étudié à Paris les arts et la littérature, et dont le mérite est apprécié par le chef du gouvernement.

Puisse Mohamed-Ali persévérer dans ses nobles desseins! Mais que penser d'un prince qui a pu réunir ses forces à celles des Turcs pour soumettre des peuples généreux à l'effroyable tyrannie du sultan? Comment Mohamed-Ali n'a-t-il pas senti que, dans son propre intérêt, il devait désirer l'affranchissement de la Grèce, et venir au secours de ses courageux habitans? Mais retournons à l'examen du commerce que l'Europe fait avec l'Égypte et que l'Égypte elle-même entretient avec quelques autres parties du globe.

Alexandrie est encore aujourd'hui le principal point de réunion des navires européens. Cette ville jouit de quelques avantages qui dédommagent des inconvéniens qu'elle présente dans sa localité. Son aspect n'a rien de flatteur; elle offre un coup d'œil triste tant au dehors qu'au dedans. L'Européen qui y arrive s'y trouve comme dans un monde nouveau échappé à



d'immenses ruines et privé des avantages de la civilisation. Avec ses méchantes maisons sans comble, Alexandrie ressemble à une place incendiée, dont le sol adjacent n'est composé que de sables et de décombres. On aperçoit çà et là des jardins d'une médiocre grandeur plantés de dattiers; au premier coup d'œil ils flattent la vue, mais finissent par devenir monotones.

Cette ville a, d'après de nouvelles estimations, quinze mille habitans, y compris les Européens, et non six mille ou vingt mille comme l'ont si diversement arbitré quelques voyageurs. Sa population augmente par le séjour fréquent qu'y fait le pacha, par l'activité toujours croissante du commerce, et par le grand nombre d'Européens qui y arrivent.

La chaleur est forte à Alexandrie; en septembre elle s'élève à vingt-trois et vingt-quatre degrés: les nuits sont extrêmement humides. Dès que le soleil est couché on se sent mouillé, et les Européens se retirent alors chez eux. C'est à cet état de l'atmosphère ainsi qu'aux sables imprégnés de parties salines qu'il faut sans doute attribuer l'ophtalmie qui règne dans ce pays. On doit donc prendre pour règle de se garantir soigneusement de l'air du soir, et quand on ne peut l'éviter, se couvrir la tête et les yeux comme les indigènes ont l'habitude de le faire, au moyen de leurs grandes couvertures de laine.

Quant à la peste qui règne à Alexandrie tous

les ans, on est persuadé aujourd'hui qu'autrefois elle n'était pas endémique, et qu'elle n'a été importée qu'assez récemment par les relations de commerce de l'Égypte avec Constantinople, devenues beaucoup plus fréquentes; cette considération a déterminé Mohamed-Ali à tenter un établissement sanitaire ou lazaret dans cette ville pour garantir le pays de ce fléau, au moins du côté de la mer, en y assujettissant les bâtimens à une quarantaine obligée; mais il paraît que jusqu'à présent le vice-roi n'a pu faire réussir cet utile projet.

Un autre non moins avantageux au commerce a eu le succès désirable. On a creusé par l'ordre du pacha un canal entre Ramanieh et Alexandrie, celui qu'on nommait Bogaz n'étant pas toujours navigable, et l'entrée de même que la sortie du Nil n'étant pas sans de grands dangers. Il procure aussi l'avantage d'une meilleure irrigation et par conséquent d'une nouvelle culture aux environs qui manquent d'eau. Ce canal, qui par une direction sinueuse aboutit au vieux port, n'est pas d'une largeur et d'une profondeur partout égales; il a été achevé dans l'espace de trois mois par près de deux cent cinquante mille hommes, travail comparable aux entreprises des anciens souverains d'Égypte, à en juger d'après la quantité des bras employés. Les bords de ce canal, consistant la plupart en sable pur, ne seraient pas à l'abri des éboulemens s'ils



n'étaient contenus : c'est à quoi le pacha a la résolution de pourvoir.

Cette ville, Rosette, Damiette, le Caire, sont les lieux où se transportent les marchandises par la navigation du Nil, et sont les principaux entrepôts du commerce.

Cette dernière ville, capitale de toute l'Égypte, est appelée *Quahirah* par les Arabes ; elle est située sur la rive gauche du fleuve : on lui donne trois cent mille habitans. On y compte plusieurs établissemens d'industrie et manufactures, comme de sel ammoniac, de poudre à canon, de toiles de lin, raffineries de sucre, de salpêtre ; fabriques de calicots, perkales et peignes d'ivoire, récemment établies. La plus grande partie de ce commerce est concentré entre les mains des juifs.

Damiette, sur le bras oriental du Nil, compte trente-cinq mille habitans : elle fait un grand commerce avec Marseille, Chypre et la Syrie, en soies du Liban, en riz et en marchandises d'Europe communes au reste de l'Égypte.

Quoique le commerce de l'Égypte ne soit plus à beaucoup près ce qu'il était avant la découverte d'un passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, il est encore considérable et un des plus lucratifs du Levant ; il se fait ou par la Méditerranée ou par la mer Rouge.

Ce dernier est presque tout entier entre les mains du grand-seigneur ou des princes parti-

culiers ; il se fait sur des vaisseaux sans pont et sans artillerie, qui partent des ports de l'Arabie pour Suez. Lorsque les vents contraires les empêchent d'arriver à ce dernier port, ils prennent le parti de traverser la mer Rouge, et d'aller hiverner à celui de Cosseir, qui est petit, mais fréquenté (1). Pendant que les vaisseaux y sont à l'ancre, on envoie de la haute Égypte, surtout de Kena ou Kesné, prendre leurs cargaisons et leur porter des blés. La route de Cosseir au Nil est plus longue de deux journées que celle de Suez au Caire ; cependant la dépense n'en est pas beaucoup plus considérable, parce que le louage des chameaux dont on se sert pour le transport par terre coûte moins dans la haute Égypte que dans la basse, et que le reste du transport se fait par eau.

Le centre du commerce de l'Égypte et de celui

(1) C'est par les vaisseaux d'Arabie que la rade de Cosseir est fréquentée ; ils y viennent chercher des grains, qu'ils y échangent contre du café et d'autres productions de l'Yémen. La mer y est fort poissonneuse et remplie de corail. On a remarqué que, quoiqu'on demeure trois jours pour aller de Cosseir à Kesné, port de la haute Égypte sur la rive droite du Nil, néanmoins il en faut quatre pour aller de Kesné à Cosseir, parce qu'au rapport des voyageurs le chemin monte pour aller du Nil à ce port ; ce qui supposerait que la mer Rouge est plus élevée que le niveau des fleuves ; c'est aussi ce qui a été reconnu par les Français dans l'expédition d'Égypte en 1798.



que les Européens appelés *Frans* y font est le Caire. Deux causes lui donnent cet avantage : la première est la réunion de toutes les consommations de l'Égypte dans son enceinte; les grands propriétaires s'y trouvent rassemblés; ils y consomment leurs revenus et y entretiennent ainsi une industrie que ne partagent pas les autres villes.

La seconde est sa position, qui en fait un lieu de passage, un centre de circulation dont les rameaux s'étendent par la mer Rouge dans l'Arabie et dans l'Inde; par le Nil dans l'Abyssinie et l'intérieur de l'Afrique, et par la Méditerranée en Europe et dans l'empire turc.

Chaque année il arrive au Caire une caravane de l'Abyssinie, qui y porte des dents d'éléphants, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, des gommes, des perroquets, des singes. Une autre caravane, formée aux extrémités de Maroc (1), et destinée pour la Mecque, réunit des pèlerins même de la rive du Sénégal; le chargement de ces caravanes au retour consiste en étoffes de l'Inde; en schalls, en gommes, en parfums, en perles et surtout en café de l'Yémen. Nous avons dit déjà que ces mêmes objets arrivent aussi par la voie de Suez, où les vents du sud font parvenir en mai une trentaine de voiles parties du port de

(1) Il en a été question très au long à l'article de la *Barbarie en général*.

Gedda, lorsque quelques circonstances ne les obligent pas à s'arrêter à Cosseir.

Mais parmi les objets que l'on importe au Caire de l'intérieur de l'Afrique, et dont il s'y fait un très-grand commerce, les esclaves noirs tiennent un des premiers rangs; plusieurs caravanes conduisent ces malheureux à travers les déserts dans ce marché général. Arrêtons-nous un moment sur ce sujet : il est trop peu connu et offre trop d'intérêt pour ne pas fixer notre attention (1).

Plusieurs causes concourent à produire le grand nombre d'esclaves noirs que fournit l'Afrique aux autres parties du monde; 1° la guerre; 2° l'enlèvement que font quelquefois de leurs semblables certains nègres adonnés à ce brigandage; 3° les condamnations à l'esclavage prononcées chez quelques nations nègres contre ceux qui se rendent coupables de vol.

L'opinion accréditée en Europe que les pères et mères ou parens des nègres vendent leurs enfans au marché est fautive; ils y attachent autant de prix que les nations civilisées. Voici quelle peut être l'origine de cette erreur. Lorsqu'un père vient à mourir et qu'il laisse une nombreuse famille sans moyen d'existence,

(1) Nous devons à M. Frank, médecin dans l'expédition d'Égypte, la connaissance des détails où nous entrons ici.



alors le sultan (c'est le nom commun des princes ou chefs des nations africaines) prend souvent les enfans sous prétexte d'en faire ses domestiques; il s'approprie ainsi des individus qu'il finit par vendre à des marchands qui les transportent au marché du Caire. Cette coupable manœuvre des sultans africains a pu donner lieu au préjugé dont nous parlons.

Les *ghellabis* ou marchands d'esclaves ne peuvent se rendre en Égypte qu'en caravane plus ou moins considérable. Le sultan nomme un ou plusieurs chefs de la caravane; ils sont chargés d'y maintenir l'ordre et de vendre les esclaves, ainsi que d'autres productions du pays, pour le compte du sultan; ils achètent au Caire, du produit de la vente, des habillemens, des armes, des étoffes, etc.

Ces *ghellabis* sont presque toujours des hommes d'un caractère inhumain; ils ont plus d'égards pour leurs chameaux que pour leurs nègres; car si en chemin ceux-ci ne suivent pas les chameaux d'assez près, ce n'est pas de l'animal qu'on ralentit la marche, c'est l'esclave que l'on frappe pour lui faire accélérer le pas. La rareté de l'eau dans ces longs et pénibles trajets en prive souvent les nègres; ils ne reçoivent dans ce cas qu'une fois à boire par jour, d'où il résulte qu'il en périt plus de soif que de fatigue. Cette mesure cruelle est au reste dictée par deux circonstances qui donnent une idée des maux

attachés à l'usage des caravanes et à l'ardeur des climats qu'elles traversent; la première, qu'on ne rencontre dans un trajet de trente-six à quarante jours, que trois à quatre fois de l'eau, c'est-à-dire tous les douze jours; la seconde, qu'il périt souvent un grand nombre de chameaux destinés à porter l'eau (1). Malgré ces graves inconvéniens, il est prouvé que le nombre des nègres qui périt dans les caravanes est infiniment plus petit que celui qui meurt sur la côte de Guinée.

Les caravanes de Sennar et de Darfour, avant l'arrivée des Français au Caire, s'arrêtaient à Abutigé, petite ville de la haute Égypte, où les *ghellabis*, en raison de leur insatiable et barbare avidité, avaient la coutume de faire des eunuques parmi les esclaves. L'eunuque se vend ordinairement le double d'un autre nègre, et cette augmentation du prix engage les propriétaires à faire mutiler une partie de ces infortunés. Une chose étonnante dans cette coupable habitude, c'est qu'il meurt peu de nègres des suites de cette douloureuse opération. Ce phénomène ne pourrait-il pas être attribué à la forte

(1) Il est difficile de concevoir que les habitans de l'Afrique n'aient point imaginé des transports roulans d'une grande dimension pour ces épouvantables voyages. On irait plus lentement, mais on ne manquerait ni d'eau ni de vivres.